

C'est avec un chagrin très-senti que l'observateur ami de son pays doit envisager ces modifications fâcheuses ; mais la *voie* est rapide et chacun veut arriver: on déserte un sillon bienfaiteur, on encombre les villes et les fabriques, la culture semble n'être plus faite pour une foule de bras ; l'ambition l'emporte, et dans ces déplorables tendances, plus fortes chaque jour, que de bonheur domestique et natal fait naufrage! Un cultivateur bressan pourrait se dire, en se voilant la face avec ce vieux tablier de peau qu'où ne voit presque plus:

*Tôt monde vourindra, vé nous gnion ne demeure ;
La meuda que fond tout, an in fourre bèlô,
I se faut bin tcgni pre garda sa demeure,
Me n'arma, zeu vaò dere a pi fremou crié'....*

Tout s'enfuit à présent, chez nous rien ne demeure;
La mode envahit tout, on eu pourrait pleurer...
Il faut se bien tenir pour garder sa demeure ;
Ma foi, je veux le dire et bien fort le crier !...

En Bresse, depuis longtemps l'idiome natif tend à disparaître ; il en est de même en Bugey. Le vieux séquanais se réfugie dans quelques hameaux isolés, loin du contact des choses et des hommes; les grands-pères le parlent encore, mais les petits-fils l'ont dénaturé.

En Bugey comme en Bresse, on parle presque aulant le français que le patois, et ce dernier, qui d'ordinaire cependant domine encore, est envahi par une foule de locutions françaises tournées en patois, et qui témoignent m\`e fois de plus delà transformation douloureuse de l'idiome antique et local (1).

(1) Il en est de même de l'élégant et riche costume bressan, défiguré le plus souvent aujourd'hui par la taille longue et la crinoline des grisettes.